

L'ARCHE *Editeur*

**Dea LOHER**

L'Espace d'Olga

Traduit par  
Laurent MÜHLEISEN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

***L'Arche Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

**Dea LOHER**

# **L'espace d'Olga**

*Texte français*  
**Laurent Mühleisen**

*Version définitive*  
*13.06.97*

*Personnages*

**Olga Benario**

**Genny X.**

**Ana Libre**

**Filinto Müller**

**Surveillants, infirmiers**

## L'ESPACE D'OLGA

MONOLOGUE I  
DUO I : INVENTIO  
MONOLOGUE II  
PAS DE DIABLE I  
MONOLOGUE III  
TRIO I : ACCUSATIO  
MONOLOGUE IV  
PAS DE DIABLE II  
MONOLOGUE V  
PAS DE DIABLE III  
MONOLOGUE VI  
DUO II : NEGATIO  
MONOLOGUE VII  
TRIO II : DEMENTIA  
MONOLOGUE VIII  
QUATUOR  
MONOLOGUE IX  
EXITUS

## MONOLOGUE I

**Dea** : Je suis Olga. Cet espace est le mien.

**Catherine** : Ich bin Olga. Das ist mein Raum.

**Dea** : Une cellule dans le camp de concentration de Ravensbrück.

**Catherine** : Eine Zelle im KZ Ravensbrück. Combien de temps ai-je passé ici ? Combien de temps vais-je y rester, je n'en sais rien.

**Dea** : Nous écrivons l'an trois de la guerre.

**Catherine** : Tant que la guerre durera, je resterai, moi, Olga, ici. La guerre peut durer longtemps.

**Dea** : Be-na-rio. Berthe, Emile, Norvège, Anatole, Richard, Ida, Otto. Née en 1908.

**Catherine** : Cela fait 34 ans.

**Dea** : Ich bin Olga.

**Catherine** : O.L.G.A.

**Dea** : Das ist mein Raum.

**Catherine** : En lettres fines, je grave mon nom sur mes murs. Avec mes ongles j'y trace une carte, la grande carte du monde qui m'entoure, et là, sur les continents lointains, je retranche les lieux où j'ai été où je suis détenue:

**Dea** : 42 41 40 39 KZ Ravensbrück. 39 38 KZ Lichtenburg. 38 37 36 Frauengefängnis Berlin. 36 Gefängnis in Rio de Janeiro, Brésil.

**Catherine** : 42 41 40 39 camp de concentration de Ravensbrück. 39 38 camp de concentration de Lichtenburg. 38 37 36 prison des femmes de Berlin. 36 prison de Rio de Janeiro, Brésil.

**Catherine** : Ai-je été livrée à la Gestapo par la police brésilienne, pourquoi.

**Dea** : Ne pas laisser s'éteindre la mémoire.

**Catherine** : Das Gedächtnis nicht auslöschen lassen. Ce n'est qu'en me souvenant très précisément de tout que je vivrai le futur. Prison. Murs gris. Je parle avec moi-même pour ne pas devenir folle. Je me montre des images, me raconte des histoires. Là, dans ma tête, se trouve mon album de souvenirs.

**Dea** : Se souvenir chaque jour d'un événement et le reconstituer avec précision.

**Catherine** : Là c'est le jour où je suis entrée aux jeunesses communistes — illégales. Nom date de naissance père mère nationalité —: juive. — Nationalité —: allemande. — Là c'est le camarade Otto Braun, avec lequel j'ai déménagé de Munich à Berlin, afin d'y travailler clandestinement pour le Parti. Là c'était mes 17 ans. Et lui mon amant.

**Dea** : Garder la tête froide maintenant. Ne pas être abusée par les souvenirs.

**Catherine** : Là c'est Luis Carlos Prestes. Brésilien. Chevalier de l'espérance. Chef de la résistance armée dans son pays. Contre la dictature. Après des années de lutte 24 25 26 27 disparaît de la circulation. Part pour Moscou. En exil. — Le père de mon enfant. — Moscou: le seul endroit où j'ai vécu longtemps ailleurs qu'en prison. Même mon enfant est né en prison. Anita. Des noms, des noms, ne pas laisser s'effacer les traces. J'ai dû quitter Berlin parce que. Le Parti m'a envoyé en exil à Moscou parce que. Je sauve le passé. Je sauve ma tête. Je sauve ma vie. Je me sauve. Moscou 1934. Prestes appartient au comité exécutif du Komintern. Que je l'accompagne au Brésil, afin d'y reprendre la lutte, déjà menée une première fois, n'est pas un ordre. Mais une mission. Un an après notre arrivée je suis en prison, là-bas aussi. Je partage une cellule avec Genny. Elle est Roumaine. Elle est jeune. Dix-sept ans. Accusée de menées subversives.

## DUO 1: Inventio

GENNY Je ne supporte plus ce silence. Cette attente ne cessera-t-elle jamais. Il nous forcent à attendre. Parle. Olga, raconte, pour que j'oublie ma peur. J'ai peur des gardes de Filinto, j'ai peur que la prochaine fois, ils viennent pour m'emmener. Peut-être ne m'arrivera-t-il rien. Peut-être m'épargneront-ils. Toi non plus, il ne doit rien t'arriver. Il faut que tu me protèges. Que deviendrai-je, s'il t'arrive quelque chose ? Raconte, Olga, donne-moi un talisman fait de mots, que personne ne peut me prendre. Des mots sous lesquels je peux me cacher comme sous un grand manteau, comme dans une forêt. Nul ne me trouve, et je vis en sécurité. J'ai peur que la peur ait déjà dévoré mon cerveau, y ait creusé un trou, j'ai peur d'être engourdie et que plus rien ne me touche. Raconte encore une fois, parle moi du passé.

OLGA Je commence par Berlin. J'étais un peu plus âgée que toi aujourd'hui et j'habitais Berlin.

GENNY Seule ?

OLGA Non, pas seule. L'homme avec lequel je vivais: Otto Braun.

GENNY Tu l'as aimé ?

OLGA A cette époque —

GENNY Continue.

OLGA Nous travaillions tous les deux. Parti communiste. Lui fonctionnaire, moi je gagnai de l'argent comme —

GENNY — dactylo.

OLGA — secrétaire.

GENNY Continue. L'arrestation. La libération.

OLGA Nous nous réunissions dans un petit bar, régulièrement. A Neukölln. Des travailleurs. Discussions. Lisions. Manifestations. Grèves. Actions de protestation.

GENNY Et alors —

OLGA Ils nous ont arrêtés tous les deux. "Crime contre la sûreté de l'Etat" pour Otto Braun. Moi, j'étais censée être sa complice dans la campagne pour l'expropriation des hobereaux. Ils n'ont rien pu prouver. Je suis restée deux mois à Moabit. Otto Braun a attendu dix-huit mois avant d'être jugé. Nous l'avons délivré. A six. Pendant l'audience.

GENNY Avec des armes ?

OLGA Elle n'étaient pas chargées. Ils nous ont recherchés. Nous avons fui en Russie avec de faux passeports.

GENNY Ta photo dans tous les journaux.

OLGA J'ai appris le russe. Je suis allée un peu partout et j'ai tenu des discours. J'ai été élue au comité central.

GENNY Lui —

OLGA Otto Braun est parti. Une autre femme. Elle avait du temps pour lui.

GENNY Le salaud. Oublie-le. Roulement de tambour. Voici venir Luis Prestes. Roulement de tambour. Parle-moi de Luis Prestes.

OLGA Un jour d'hiver en Russie, Dimitri m'a fait demander, le secrétaire de notre parti, Manuïlski. D'une voix rapide et à peine audible, parfaitement impassible, il me demande ce que je pense de la lutte. Il s'agissait de la résistance, de la lutte du peuple en Amérique du sud. Je dis oui, oui, si quelque part la situation est mûre, alors c'est là-bas — pour tout dire je pensais que la situation n'était pas encore mûre, et j'aurais été heureuse qu'il m'envoie en Allemagne, à Berlin, clouer le bec aux hitlériens, leur faire bouffer leurs chemises brunes jusqu'à ce qu'ils étouffent. Mais ce n'est pas cela que me demande Manuïlski. Prestes, en exil à Moscou, était pressé de retourner au Brésil pour y renverser la dictature de Vargas. Ma mission: être le garde du corps de Prestes, garantir sa sécurité. Le secrétaire me laisse un temps de réflexion.

GENNY Les gens racontent que toi et Prestes, vous vous êtes rencontrés lors d'un bal, à Moscou, par une nuit d'hiver glaciale, alors que le givre était si épais qu'on ne pouvait plus voir à travers les fenêtres tellement les couches de cristaux se superposaient. Vous étiez rouges à force de danser, et très légèrement vêtus, parce que les salles de bal étaient surchauffées par de grands poêles à bois. Il faisait d'ailleurs si chaud que des perles de sueurs gouttaient le long des décolletés des dames, et que les pantalons étroits des messieurs leur collaient au derrière, mais dehors, dehors le froid était si vif que les vitres menaçaient d'éclater.

OLGA J'avais déjà entendu parler de lui, du capitaine Luis Carlos, chevalier de l'espérance, chef de la colonne Prestes, dont les hommes étaient des guérilleros au Brésil au temps de la dictature. De mon côté, à Moscou, j'avais fait du saut en parachute, appris à piloter des avions, et m'apprêtais à devenir la meilleure combattante, paramilitaire, de toute la Russie. Un jour, comme d'habitude, j'avais sauté — dix mille cinq mille deux mille mètres en chute libre —, et le jour même, après mon saut, je rencontrai le chef de la rébellion bolivienne, au casino. Il a parlé en ces termes de son homologue brésilien: Il a la force d'un python qui, d'une pression d'un seul de ses muscles, peut briser l'échine d'un veau, le courage d'un jaguar tacheté, de l'onca pintada, et la ruse d'un tatou, en même temps, un fin stratège, mais avant le combat, lorsque l'assaut était préparé dans ses moindres détails, un saint: il harangue ses hommes et joint leurs mains pour la plus implacable prière qui soit jamais parvenue aux oreilles de Dieu: leur ordonne encore de serrer les cinq doigts autour du canon du fusil. Ils ont paraît-il fait vingt-cinq mille kilomètres avant d'être obligés de se disperser et de fuir à l'étranger. Voilà ce qu'il a dit. Ça



m'a fait rire: à en croire les récits populaires, tout le continent sud-américain débordait d'admiration — le temps des héros était fini depuis longtemps, mais le Bolivien, lui, aimait bien écrire l'histoire.

GENNY C'était un signe. Un signe du ciel. Non, je ne suis pas superstitieuse, Dieu m'en garde. *Elle se signe.* Mais c'est le destin. Tu devais tomber amoureuse de lui, rien qu'en entendant les mots du Bolivien. Ils avaient ce pouvoir.

OLGA Loin de moi cette idée. J'étais sceptique...

GENNY Quand vous vous êtes vus pour la première fois — tu étais dans la salle de bal, il entra par une porte —, deux paires d'yeux, éclair, courant électrique, magnétisme, trop tard. On dit que c'était à ce bal, et qu'à partir de là vous ne vouliez plus vous séparer. Que vous n'auriez pas pu même si vous l'aviez voulu. Inséparables. Le parti est le premier à le savoir: si on l'envoie avec lui, si elle devient sa maîtresse — son garde du corps —, rien ne résiste à ces deux-là. Rien ne résiste à votre amour.

OLGA *très froide* C'était, je l'ai déjà dit, au siège du Komintern. Une pièce presque vide, devant des murs nus, un bureau, à droite une fenêtre sans rideaux, avec vue sur des ruelles. Manuilski n'ouvrit pas la bouche, il m'interrogea du regard, je hochai la tête. Sans plus attendre il fit entrer Prestes. C'était un homme petit, délicat, très maigre, il me donna une main molle et sèche en me regardant dans les yeux, l'air incrédule.

GENNY Ensuite — lune de miel à Stockholm, Amsterdam, Paris, un paquebot de luxe jusqu'à New-York, les plus belles suites dans les plus beaux hôtels, le survol des Andes jusqu'en Amérique du sud — Lima, Buenos-Aires, puis Sao Paulo, et enfin Rio...

OLGA Fuite, planques, clandestinité. — Jamais de ligne droite, toujours des chemins détournés. Je suis recherchée en Allemagne, et Luis est recherché au Brésil. Fausser les noms, changer les visages. — Pas un endroit sûr, pas une minute de repos, pas une pensée jusqu'au bout — fuite, planques, clandestinité. — Chaque jour différent. — Seule reste identique la mystification. — Chaque jour fuite planques clandestinité. Ça, c'est terminé. Ils l'ont pris avec moi, et moi avec lui. Maintenant c'est terminé. *Elle rit.* Planques. Notre planque c'est chacun dans une cellule.

GENNY *chante* Ah, se tu soubesses  
como sou tão carinhoso  
e que tanto que te quero  
como é sincero o meu amor...<sup>1</sup>

Noir.

*Tic-tac d'une horloge.*

---

<sup>1</sup> Ah si tu savais  
comme je suis doux,  
et combien je t'aime,  
et comme mon amour est sincère...

## MONOLOGUE II

Comment on en est arrivé à la révolution. 34 Rio de Janeiro: la gauche fonde une Alliance pour la Libération Nationale. Libération du joug de la dictature. Prestes en prend la présidence. 35 Rio de Janeiro: le gouvernement interdit la Libération Nationale. Troubles. Nous appelons à la révolution. Le gouvernement décrète l'état d'urgence. Et mobilise ses forces d'intervention. La révolution s'effondre aussi rapidement qu'elle a éclaté. Elle est réduite à néant. Arrestations massives. Venues prêter main forte à la police brésilienne dans sa chasse aux dirigeants: L'Intelligence Service. Et la Gestapo.

Interrogatoires. Prestes sera condamné d'abord à 17, puis à 30 ans de travaux forcés, ça fait 47 ans. Certains, eux-mêmes anciens guérilleros, sont passés à l'ennemi et exécutent aujourd'hui leurs camarades d'hier. Le chef de la police s'appelle Filinto Müller. Je ne le connais pas encore bien. Pas encore assez bien. Mais je sais certaines choses à son sujet. Que, des années auparavant, il a combattu sous les ordres de Prestes. Pour la révolution. Et il a été récompensé pour son courage.

Filinto Müller mène mes interrogatoires. Je veux le mystifier aussi longtemps que possible. Le mener en bateau avec toutes sortes d'histoires, ne pas me livrer en sacrifice. Mais Filinto n'est pas homme à se laisser conter des histoires. Il n'en conte pas non plus. Lui en dire le moins possible. Faire attention. Ne pas avoir peur. Ne pas la montrer. Je sauve le passé je sauve ma tête je me sauve. Je n'ai pas peur. Je ne suis pas une victime. Ne surtout pas croire le bourreau. Ne rien avouer sous la torture. Rien. Pas le moindre mot. Silence.

## PAS DE DIABLE I

FILINTO Il paraît que tu es enceinte.

OLGA Oui, je le suis.

FILINTO La Gestapo est bien informée sur toi. Tu sais de quel œil Hitler voit les agents communistes, sale juive. Je peux te faire extradier quand je veux.

OLGA Je suis mariée avec Prestes. J'ai la nationalité brésilienne. Je vais être mère d'un enfant brésilien. Selon les lois de votre pays vous ne pouvez pas m'extrader.

FILINTO Tu mens. Ton passeport est faux. Tu n'as pas de certificat de mariage. Tu es une poule, une putain que Prestes a tiré de la boue pour satisfaire ses bas instincts, traînée. Hitler exige un sacrifice de ta part, de la part de chaque juif un sacrifice juif. Peut-être ne prendra-t-il que ton enfant et te laissera-t-il la vie sauve. Tu vas devoir sacrifier ton enfant au Führer. *Il rit.*

OLGA Je ne peux pas être transportée. Je suis enceinte. Je souffre de malnutrition. La nuit, je crache le sang. Jamais je n'atteindrai l'Allemagne vivante. L'enfant mourra avec moi.

FILINTO Qui s'en plaindra ? Un fils de pute en moins. *Il rit.* Ton enfant. *Il rit.* Qu'est-ce qui me prouve que tu es vraiment enceinte ? Que cet enfant n'est pas une invention de ton cerveau juif malade pour te permettre de sortir d'ici au plus vite ? Que cet enfant est bien de Prestes, et pas d'un de ces nègres puant de sueur, qui, comme les rats sortent de l'égout, se glissent la nuit jusqu'à toi et te supplient: baise avec moi, allez, viens, donne-la moi, et toi, toi fille facile, vibrante, électrisée, sans morale, sans décence, tu as pris ton pied, clouée par tes spasmes, une marionnette creuse dans laquelle un vent brûlant souffle, la gonfle, au point qu'elle n'en puisse plus, alors le plaisir diminue, et elle gémit, à bout, apathique toujours, elle ne pense pas, rien que des corps... des corps... *Il rit.*

OLGA *calme* Je réclame un médecin. Je réclame un examen médical. Et ne vous y trompez pas, mon nom figure encore dans les journaux. Je suis étrangère. Vous aurez à répondre de ce qui m'arrive. Je veux être conduite dans un hôpital public, un hôpital municipal. Je veux y être examinée.

FILINTO Excellente idée. Une excellente idée, cet examen. Tâche de te souvenir, plus tard, que c'est toi qui l'as voulu. Pour simplifier les choses, je vais t'examiner moi-même. Ne crains rien, j'ai beaucoup d'expérience. *Il rit.* Je vais te faire le test du crapaud. *Il rit.* C'est une variante du test de grossesse. Fiable à 99%. On ne peut rien me cacher très longtemps. *Il rit.* A quand remontent tes dernières règles ? Quand as-tu pour la

dernière fois pondu ton œuf indigne, non fécondé, ta boule de sang gluante, quand ? — Réponds ! *Un temps.*

OLGA Je l'ai déjà dit. Je suis au deuxième mois. Au deuxième mois.

FILINTO *rit* Bien. Très bien. *Doctoral.* Le test n'est valable que s'il est pratiqué dix à douze jours après l'absence des règles. *Un temps.* Demain matin, en allant aux toilettes, tu prends ton gobelet en émail ou ton assiette, et tu pisses dedans. Tu m'apportes ton urine encore chaude. Je te donne un crapaud, tu le tiens entre tes mains. Un crapaud mâle, un homme. Il se pose sur ton bas-ventre. Il faut bien le tenir, notre détecteur de mensonges. *Il rit.* Meilleur que n'importe quel détecteur de mensonge. *Il rit.* Je peux aussi te faire une petite prise de sang. Tu lui donnes ton urine du matin ou ton sang, les deux lui conviennent. Prenons l'urine. J'injecte ton urine dans le crapaud mâle, le crapaud bois ta pisse; un aliment pour sa chair, son sang, sa jouissance. Tu resteras assise en le tenant bien fort. Sens sa peau humide et froide contre la paume de tes mains, ses petites protubérances dures et verruqueuses. Il y en a pour six heures. Tu sentiras le crapaud mâle se transformer: ses poumons pompent plus fort, ses pupilles se dilatent, son corps enfle par à-coups, sa peau devient plus molle et plus chaude, ses protubérances plus dures et pointues. — Si tu es vraiment enceinte, il fait gicler sa semence en toi. — *Il rit.* Au bout de six heures, sa semence gicle en toi. De la gélatine de crapaud. *Il rit.*

OLGA C'est moi qui te pisse dessus. Donne à ton crapaud autant de mon sang que tu veux. Tu peux parvenir à me faire parler, oui, mais de mon côté je parlerai de toi, de toi et encore de toi, sans jamais m'arrêter.

FILINTO Voyons — mes petites expériences sont si anodines. Des méthodes reconnues par la science. Utilisées par des spécialistes, des autorités en la matière. Une autre proposition, parce que c'est toi. Je vais jusqu'à te laisser le choix du test. — Tu connais la méthode des carpes naines ?

OLGA Non. Non, je ne la connais pas. Je ne la connais pas, et d'ailleurs je ne veux pas en entendre parler. Je ne veux rien entendre.

FILINTO Oh si, tu vas l'entendre, chère Olga. Tu vas écouter, que tu le veuilles ou non. La méthode des carpes naines est délicieuse, absolument charmante. Elle te plaira. Elle a même — disons une dimension esthétique. *Il rit.* Nous attendons que tu sois au troisième ou au quatrième mois. Nous prendrons deux carpes naines, un couple. Le mâle a une peau luisante et soyeuse, faite d'écailles vertes. Je lui injecte un échantillon de ton urine sous la peau. Si c'est un garçon que tu attends, ses écailles changeront de couleur. Joli, n'est-ce pas ? Un révélateur vivant du sexe de ton enfant. Elles vireront au bleu métallisé, avec des reflets oranges, brillants. *Il rit.* Nous ferons la contre-expérience avec la femelle: si c'est une fille qui pousse dans ton ventre, la tarière de madame la carpe grandira de deux centimètres *il fait un geste obscène,* elle grandira de deux centimètres. *Il rit.* Si tu veux, chère Olga, tu peux

manger les carpes après le test. Je te les fais servir grillées, sur un plateau d'argent, avec couteau et fourchette, couteau et fourchette à poisson, accompagnés de pommes de terre, et d'une sauce au beurre blanc, le tout bien gras, bien chaud, les écailles brillant de toutes leurs couleurs, et la tanière, dressée en l'air, dorée, craquante sous la dent. *Il rit.* Tu joues bien, Olga Benario. Une femme enceinte se sent vite mal, pas vrai ? Elle est si sensible. L'entourage est tenu de la traiter avec ménagement. Si, j'ai déjà souvent entendu parler de ces malaises liés à la grossesse. Mais ne se produisent-ils pas surtout tôt le matin ?

OLGA Tu es un porc, Filinto. Tu me dégoûtes. Qu'est-ce que tu veux de moi ? Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? Tu aimes bien baiser avec des femmes enceintes ? Ou c'est ma résistance qui t'excite ? Pourtant je ne veux rien, une prisonnière, un morceau de viande. Je ne suis pas encore assez malade pour toi ? Je te crache dessus, Müller. Je crache sur ta saloperie de vie. Je suis un éclat de verre. Tu t'ouvriras les mains à mon contact, avant de me posséder.

FILINTO Non, certainement pas, Olga. Certainement pas. Je pourrais te casser en tout petits morceaux. Chaque jour je vois ici les corps solides, comment ils se brisent. Je les brise. Mais toi, je ne veux pas te casser, pas encore. Tu dois me vouloir, Olga Benario. Je veux que tu apprennes à m'aimer. Tu dois me désirer encore plus fort que tu n'as désiré — Luis Prestes. Je suis fort, Olga. Parfois, j'ai fait l'amour à cinq ou six femmes en une nuit, parfois à trois seulement; j'avais d'assez bons... muscles. Je les ai encore. Les femmes ne tenaient pas le coup, elles ne pouvaient pas supporter une telle force, une telle puissance. Certaines gémissaient à en mourir, d'autres éclataient, le ventre gonflé, une autre encore est morte de consommation. Elle ne pouvait ni dormir ni manger, elle ne pensait plus qu'à mon lit. *Il rit.*

OLGA Et tu crois que c'est ça que je désire ? Tu dois être malade, Filinto, malade et fou. Je te méprise. Non, je ne te méprise même pas, mais je comprends ce que Prestes disait à ton sujet: lâche opportuniste. Parvenu. Traître. Et sais-tu au moins, pourquoi ? Tu sais pourquoi !

FILINTO Luis Prestes est mort pour toi. Il n'existe plus. Je l'anéantis. Je suis ton maître, à présent. Qu'est-ce que tu peux savoir, que je ne sache pas ? Tu vas tout me dire. Me faire confiance. Toi et l'enfant. Ma femme et mon enfant. Sur lesquels je veille. Dont j'ai la responsabilité.

OLGA Prestes m'a raconté beaucoup sur toi. J'en sais plus à ton sujet que tu ne l'imagines. Je te connais mieux que tu ne le croies. Tu aimerais bien le cacher, tu as peur que ça puisse se savoir, tu voudrais que cela n'ait jamais eu lieu: toi — lieutenant dans la colonne Prestes, tu étais l'un des combattants les plus courageux de la résistance, un vrai guérillero !

FILINTO Non. Non. Je suis courageux. Je suis courageux. Je me suis battu et j'ai vaincu, et je suis monté en grade et j'ai été fêté, et on me tapait sur l'épaule, et mon nom était sur toutes les lèvres.

OLGA Tu t'es battu contre les troupes gouvernementales, contre la

dictature. Tu as obtenu le grade de commandant pour tes victoires, pour tes exploits au sein de la colonne Prestes.

FILINTO Oui. Oui. J'étais commandant. Et maintenant, je suis plus encore. Les geôles je les ai remplies de prisonniers, mes prisonniers. Avant je ne possédais rien. Maintenant j'en vois chaque jour des douzaines à genoux devant moi. Ils m'aiment tous parce que je leur fait éprouver l'humiliation et ce que signifie obtenir grâce, le soulagement de la conscience par l'absolution, la libération de leur âme, le pardon de leurs crimes. Ils doivent m'aimer parce que je connais la vérité à leur sujet, je connais la vérité de chacun d'entre eux. Ils doivent s'ouvrir à moi. Je suis leur dieu. Qui aime-t-on plus profondément que son MAITRE ?

OLGA Tu t'es enfui la nuit comme un coyote qui a peur du feu. Lâche. Tenais la colonne Prestes pour perdue. Tu avais peur de la prison, de la torture, de l'exécution.

FILINTO ~~Jamais~~ Je n'ai jamais été lâche. Je n'ai jamais manqué de courage.

OLGA Parce que tu savais te battre. Les hommes de ta troupe derrière toi.

FILINTO J'étais commandant. J'ai été récompensé pour force hors du commun. Esprit de conséquence. Tactique. Endurance.

OLGA Et tu as déserté. Tu es même allé jusqu'à exhorter tes hommes à traverser la frontière, à te suivre en Argentine, à trahir la cause de Prestes.

FILINTO La cause était perdue. Le combat, sans issue. Ils étaient plus forts. Infiniment plus forts que nous.

OLGA C'est pour cela que tu as pris l'argent ? Volé cent millions de reals à la colonne Prestes ? Que tu t'es approprié ce qui appartenait à tous les hommes, que tu l'as dépensé à te saouler avec tes putains, cochon de traître ? Ce sont les cent millions de reals que tu as offerts pour la tête de Prestes, à titre personnel ? Tu vois, vous avez réussi à mettre la main sur lui sans récompense. Tu n'as même pas pu te payer ta vengeance.

FILINTO Je suis dans le camp du plus fort, oui, je me bats du côté du pouvoir, du côté du droit. Le faible n'a pas le droit d'exister. Seul celui qui a beaucoup de volonté s'impose. Je n'appartiendrai plus jamais au camp des faibles. Il faut savoir où est sa place.

OLGA Tu n'as aucune volonté, Filinto Müller. Tu es lâche. Un sale petit opportuniste, une merde. Je te crache dessus. Un menteur, qui se ment à lui-même.

FILINTO Existe-t-il quelque chose de plus répugnant que le bavardage pharisien du peuple, qui se croit toujours trompé, et qui, torse bombé, se martèle avec les poings, beuglant son misérable "Moi Moi Moi" à la face du monde, comme s'il n'existait qu'une seule vérité, celle du plus faible qui, couché par terre sur le dos, doit se débattre, donner des coups de

pieds pour ne pas être complètement écrasé, ou simplement balayé, comme si seule la faiblesse était une vérité, le désespoir, la rébellion, et non la force, la puissance et l'argent. Là où se tient la puissance et s'exerce l'influence, se cache aussi la vérité, une vérité bien plus grande, plus vraie et plus efficace que celle des opprimés.

Je ne suis pas celui pour lequel tu me tiens. Je pourrais te faire exécuter, Olga Benario. Cela me coûterait un claquement de doigt. Ça te plairait, une fin rapide ? Mais j'aimerais que les choses aillent bien pour toi. Je vais t'aider, toi et l'enfant là dans ton ventre, qui sera brésilien, même s'il est juif. Je peux te laisser mettre l'enfant au monde ici. Lui faire établir un passeport brésilien. Tu es sa mère. Tu vas pouvoir rester ici. La Gestapo devra t'oublier. Prestes t'oubliera, parce qu'il ne verra plus que des cachots. Je le ferai. Je te sauve la vie. *Il rit.* Pour mon plaisir. Pour mon plaisir. *Il rit.* Pour mon plaisir.

Noir.

*Tic-tac d'une horloge.*

### MONOLOGUE III

Puis vient Ana. C'est la nuit. La lumière brille. Elle est jeune et belle. Même dans cette lumière jaune-pisse elle est jeune et belle. Son nom est Ana Libre. Je n'attends rien d'elle. Elle est inflexible. Comme elle me hait. Je l'envie pour cette haine. Elle, la vérité, et moi, le mensonge, c'est aussi simple. Je serai ferme. Je n'ai pas encore peur. La cellule est si étroite. Je sens l'enfant dans mon ventre, et j'aimerais le perdre. Le perdre. Je le tue. Prendre le chemin de la liberté. Seule. Tuer. Tuer. Tuer. Ressaisis-toi, Olga, mère stupide. Mon enfant va pousser son premier cri dans une cellule. Et alors. Quand on est sûr de son fait, on survit. Jusqu'où peut-on être sûr de son fait ? Et s'il y a des traîtres parmi nous ? Montrez-vous ! La vérité portée à la lumière, et lorsqu'elle est aussi terne, couverte de chiures de mouches, comme celle-ci, alors on peut bien prendre une chose pour une autre. Le lendemain les doigts puent la merde, si par mégarde on les trempe dans un pot de chambre plutôt que dans l'eau de rose. Qu'est-ce que ça peut faire, on doit avoir la conviction.



**TRIO I: Accusatio**

*Ana Libre est amenée par deux gardiens.*

GENNY Je t'ai déjà vue. Cet après midi. Quand tu es venue avec le convoi.

ANA —

OLGA Je m'appelle Olga. Voici Genny.

GENNY 'Jour.

ANA —

OLGA Ce lit est encore libre. Mieux vaut que tu laisses tes affaires dans ton sac. Nous n'avons pas d'armoire.

GENNY Oui, nous n'avons pas d'armoire.

OLGA Assieds-toi, voyons.

GENNY Oui, assieds-toi.

ANA *jette son sac par terre et commence à fouiller dedans.*

GENNY Tu n'es pas actrice ? Il me semble t'avoir déjà vu, avec ce chanteur... Comment s'appelle-t-il, déjà ? Eugenio ?

OLGA Ils ne nous ont pas dit que nous allions être trois.

GENNY Oui, nous n'en savions rien. Mais ils le disent rarement à l'avance.

ANA —

OLGA Ça va être un peu étroit. Mais on se débrouillera.

GENNY On réussira bien à se supporter.

ANA —

OLGA Ils t'ont déjà interrogée ? Pourquoi es-tu ici ?

GENNY Toi aussi tu es une "politique" ? Moi, j'ai été arrêtée pour — "subversion".

ANA Ferme ta sale gueule, Olga Benario ! Tu sais parfaitement pourquoi je suis là.

OLGA Moi ? Comment pourrais-je le savoir ?

ANA Olga Benario ! *Elle lui crache au visage.*

GENNY Qu'est-ce que tu fais ? Tu es devenue folle ? Pour qui te prends-tu ?

ANA T'es chargée de lui lécher le cul, toi ?

OLGA Qui es-tu ?

ANA Qui je suis ? Qui je suis ? Je vais faire de ta vie ici un enfer, salope, traîtresse. Tu ne leur auras pas balancé mon nom pour rien, espèce de petite merde.

GENNY Que se passe-t-il ?

OLGA Qu'est-ce que tu dis ? Je t'aurais — dénoncée ? Qui dit cela ?

ANA Qui, d'après toi ? Qui est le grand cochon de bourreau ici ? Le grand Müllerrr ! Ce gros salopard de teuton.

GENNY Jamais Olga ne ferait une chose pareille. Jamais elle ne livrerait quelqu'un à Filinto.

ANA Toi, l'écho, tu la fermes. *A Olga.* Tu te crois supérieure parce que tu as baisé avec Prestes, et parce que le peuple te prend pour une héroïne, tu me fais vomir, mais maintenant te fais toute petite, parce qu'ils t'ont eue, finie la belle vie, vipère.

OLGA Ce n'était pas moi. C'est une ruse de Müller.

ANA Pourquoi devrais-je te croire ? Quelle raison Filinto aurait-il de mentir ? C'est un porc, mais ce mensonge n'aurait aucun sens. Quelqu'un m'a balancé, alors pourquoi pas toi ?

GENNY Ce n'était pas Olga, je la connais, elle n'est pas une traîtresse.

ANA Si tu ne la fermes pas bientôt, crapaud, je te cloue la gueule.

OLGA Il t'a interrogée ?

ANA Pour quoi faire, puisqu'il sait déjà tout ?

OLGA Qu'est-ce que tu as fait ?

ANA Qu'est-ce que tu veux entendre ? Il faut que je répète ce que tu lui as raconté ?

GENNY Qu'est-ce que tu as fait ? Dis-le.

ANA J'ai jeté une boule puante dans la chambre à coucher du dictateur.

GENNY C'est vrai ?

OLGA Parfait. Tu te méfies de moi et moi je me méfie de toi. Nous allons nous observer mutuellement du coin de l'œil et chacune va essayer de faire craquer l'autre. Parfait pour Filinto. Il aura la tâche d'autant plus facile quand il commencera les interrogatoires.

ANA Et tu t'imagines que je vais marcher dans ta combine ? Je te crois et je commence à parler. C'est donc comme ça que tu as tes renseignements. Combien de prisonniers ont-ils déjà envoyés dans votre cellule ?

OLGA Ne sous-estime pas Filinto. Tu commences à peine à réfléchir qu'il a déjà deux longueurs d'avance sur toi. Fais attention à lui. Et lorsqu'il te fera chercher pour t'interroger, ne te fies qu'à toi-même.

GENNY Moi... j'ai peur des interrogatoires. La torture.

ANA Je n'ai pas besoin de vos conseils. De moi, vous n'entendrez plus rien. On va se la jouer laconique. Ne pas se brûler la langue.

OLGA Traîtresse... moi. C'est incroyable.

ANA La lumière !

*Noir.*

*Tic-tac d'une horloge.*

## **MONOLOGUE IV**

Le seul moyen pour ne pas être une héroïne, une martyre, une victime, c'est participer, être complice. Je torture moi-même. Torture quiconque se mettra sur mon chemin. Et pour finir, moi-même. Moi enfermée. Commencée avec Luis Prestes j'arrive à la fin à moi-même. Je me torture le cerveau à mort. Mort cérébrale. L'issue c'est le vide. L'oubli. Ne plus se souvenir. Je ne me souviens de rien. Ce que j'ai su un jour est parti. S'est fait la malle à travers les replis de mon cerveau. Est tombé en poussière. Ma tête est un bel assemblage de plaques osseuses maintenant. Ma tête est brisée ensuite. Des lambeaux de vie restent accrochés à des éclats d'os jusqu'à ce que le vent les disperse. Ils tourbillonnent, boyaux de cervelle lâchant des pets sur le monde, peau ratatinée humide, s'arrêtent quelque part dans un recoin du monde, pourrissent lentement, moisissures dans les plis de la peau, rances. C'était toi, OLGA, dit Filinto, jambes écartées au-dessus de moi.

## PAS DE DIABLE II

OLGA Je suis une traîtresse. *Un temps.* Traîtresse comme toi.

FILINTO Je le savais avant même de te connaître.

OLGA Je ne savais pas que je pouvais être comme ça. C'est toi qui a fait cela de moi. Ana Libre te croit, bien qu'elle sache que tu es un menteur.

FILINTO La vérité est une grimace diabolique. Toutes les créatures s'écartent de son chemin.

OLGA Je veux un interrogatoire. Un interrogatoire jusqu'au dernier cri.

FILINTO Jusqu'ici je t'ai épargné. Des brouilles, des exercices pour débutants. Et tu t'imagines pouvoir déjà obéir ? Si tu insistes pour en apprendre plus...

OLGA Non. Je ne suis pas une victime. Je peux t'aider. J'aimerais m'aider. Je vais à travers les couloirs de la prison et vois des gens que je vais interroger. Je vais à travers les rues de la ville et vois des corps et des têtes dans lesquels je vais pénétrer. Moi. Je vais être une coupable.

FILINTO Bien. Tu vas faire des aveux. Tu vas citer des noms. Je te les apporterai, les têtes avec les noms. Elles se tiendront devant toi, et tu les regarderas et tu pointeras le doigt et tu diras: oui celui-là et celle-là et lui et elle et elle. Et ensuite moi je les ferai parler — comme toi.

OLGA Non. Non. Je le ferai. Tu me diras ce que je dois faire. Je ferai tout exactement comme tu le voudras, mais laisse-moi faire. Tu me montreras. Tu m'introduiras dans le monde de la cruauté et de la torture. J'apprendrai de toi. Je ne serai pas une victime. Je ne souffrirai pas, je les ferai souffrir. On me craindra et on me méprisera.

FILINTO Tu devras rester à ta place, Benario. On ne s'improvise pas bourreau, on est fait à ça. Ce n'est pas un jeu, où l'on peut à sa guise choisir son côté et la couleur de ses pions. J'ai dû me battre pour arriver où je suis aujourd'hui. On ne m'a pas fait de cadeau. Je n'ai pas choisi ce que je suis devenu, je n'ai fait que le chercher.

OLGA Tu as raison, ce n'est pas un jeu. Je parle sérieusement. Je vais te suivre. Je vais prendre ta place. *Un temps.* Tu es debout, devant toi est assis un homme. A-t-il les yeux bandés ? Non, il te regarde. La pièce est grande et spacieuse. Tu as besoin de place. L'horloge au mur est recouverte d'un large ruban adhésif. Vous avez tout le temps. L'homme commencera à crier, le moment est incertain, mais ce qui est sûr c'est qu'il viendra. La peur est déjà peinte sur son visage. Il s'efforce encore de garder son sang froid, sa fierté et son insoumission, bien que ses poignets tremblent. Par quoi vas-tu commencer ?

FILINTO D'abord — j'ai besoin de l'odeur de leur corps. Je le trouve beau, chaleur, exhalaison d'animaux fraîchement tondus dont la peau est

tendre et élastique et le souffle puissant. Je veux humer leur proximité, je veux sentir leur peau, le dessin de ses pores sous l'extrémité de mes doigts, comme des nids d'abeilles. Parfois je la caresse et je sens la fine pellicule de sueur qui protège les cellules. Alors je frappe. Ils ne devraient pas commencer à puer. Quand ils ont peur, ils commencent à puer. Il y a de si bonnes machines humaines là-dessous. Ils réagissent sur le coup. Je leur montre des pinces à électrodes, des ampèremètres, des fils électriques et des canules, et ils commencent à puer. Pas tous. Ce sont les plus intéressants, bien qu'ils rendent la tâche plus difficile: ceux qui restent impassibles. C'est stimulant. Ça brise la routine. Mais une machine ne peut jamais se mesurer à celui qui s'en sert. Je finis toujours par détecter les défauts et par les éliminer. Et elle fera ce que je veux, moi.

OLGA Je ferai des efforts. Je resterai très calme. Me concentrerai sur mon travail. C'est un travail. Savoir que ce que je fais est juste. L'autre en face de moi un obstacle. Les obstacles doivent être éliminés. Penser à une chose autre, à une chose simple. J'étais à la chasse et j'ai tiré des canards, des lièvres, des rennes. Chez eux aussi le corps est tendre et souple. A l'étripage, je sens encore la chaleur du gibier mort. J'ouvre le ventre avec un couteau bien aiguisé, l'entaille commence entre les pattes et va jusqu'à la gorge. La peau s'écarte en une large béance. Je saisis de mes mains les tripes, les arrache du corps et les jette au loin. Les pattes tressaillent encore, mais le cœur ne bat plus. C'est tout ce qu'il y a de plus simple. Je peux répéter l'opération très souvent. Ce n'est qu'un corps. Ça meurt vite. C'est vidé de son sang en quelques secondes. Comme le sang coule facilement. *Un temps*. Il faut simplement dépasser ses résistances. De toutes petites résistances. Se piquer le doigt avec une aiguille et appuyer pour faire sortir le sang. Ensuite, tu t'ouvres lentement le revers de la main avec une lame de rasoir, tu écrases une cigarette sur ta peau, et pour finir tu touches de tes doigts nus des fils électriques. Ça ne fait mal que la première fois. Après, on ne sent plus jamais rien. Je diminue la douleur en l'augmentant.

FILINTO Je ne veux faire de mal à personne. Mais une fois que ça a commencé, je ne peux plus revenir en arrière, il faut que je continue. Je leur prends tout, leur volonté, leur honte et à la fin leur vie. Parfois la nuit je me réveille parce que j'entends le bruit. Le bruit de deux os qu'on déboîte, de tendons qui grincent, de cartilages qui sautent, alors je tire encore un peu, un coup — la peau éclate, les tendons, la graisse, la synovie apparaissent autour des extrémités rondes et lisses des os à vif. C'est ce bruit, ça se passe toujours la nuit, ça gémit ça grince, et puis ça s'arrête. Et c'est un tel silence, c'est un tel silence. *Un temps*. Alors je me rallonge et continue à dormir.

OLGA Je serai un bon bourreau. Méthodique. Réfléchi. Implacable. Passionné. Jouissant. Délicate — ivresse. Je me noierai dans les cris des victimes, qui — vagues de sang — inondent les cellules. Les cris, qui se répercutent de mur en mur, font écho encore et encore, jusqu'à ne plus former qu'un immense cri, un seul cri, le cri de l'homme qu'on torture, qui meurt coupable parce qu'il était. *Un temps*. Un monde rempli de

coupables, un monde qui brise le tabou de la souffrance: on s'habitue tôt à la banalité de la torture. Il n'est plus interdit ni répréhensible de cogner, de violer, de tuer. On a privé les hommes de la peur de se faire souffrir les uns les autres. Nous n'avons plus aucun scrupule à nous faire mal les uns les autres. Au contraire, une gifle en plein visage au lieu d'un baiser sur la bouche fait partie des règles de la bienséance. Tu attends que je te frappe, et je te frappe, et tu pousses un cri de plaisir.

FILINTO Ce n'est qu'une convention. Une inhibition hypocrite due à l'éducation. Elle n'existe pas vraiment. *Il rit.*

OLGA Et ta femme ? Tes enfants ? Tu élèves bien tes enfants ? Tu les habitues à mâter toute résistance ? Tu racontes chez toi ce que tu fais avec les prisonniers ? Comment tu les suspends à la balançoire du perroquet, leur écrases le globe oculaire, leur arraches les ongles des mains et des pieds, leur introduis dans le pénis un fil métallique que tu chauffes à blanc, leurs envoies des décharges électriques à travers tout le corps ? Sensibilise-les à tes méthodes, pour qu'un jour ils ne s'effrayent pas de leur père et puissent explorer leurs propres capacités. Prépare-les à devenir de bon bourreaux !

FILINTO Ma famille t'emmerde. J'aime ma famille. Ma femme m'aime, elle m'aime et me respecte, oui, elle est même fière de moi, et pour mes enfants je suis un saint.

OLGA Comment leur expliques-tu ton plaisir ? Le plaisir de faire ce que tu fais ? Est-ce celui d'un chirurgien au moment d'une grosse opération ? Celui d'un menuisier, qui pratique consciencieusement son art ? Ou — le plaisir face à l'angoisse de la mort, celui du sang, du pus, de la chair en décomposition ?

FILINTO J'aime mes enfants. J'aime et je respecte ma femme. Jamais je ne leur ferais le moindre mal. Pas à eux quand même. Je n'ai rien éprouvé en le faisant. Je n'ai rien fait.

OLGA *attentive* Que s'est-il passé ? Qu'avez-vous fait ? Vous avez torturé votre femme ?

FILINTO Non, c'est faux, et si ça m'est arrivé, c'est par inadvertance, mais pas intentionnellement, pas parce que je le voulais, une inadvertance, un accident, je ne le voulais pas, elle aurait quand même pu se défendre, elle est ma femme après tout.

OLGA Qu'avez-vous fait ? Comment est-ce arrivé ?

FILINTO Elle... était assise sur une chaise. Chez nous. Comme toi, là.

OLGA Vous l'avez — attachée ?

FILINTO J'ai simplement serré une corde autour de son corps. C'était si facile, aussi facile que d'habitude. Ça s'est imposé à moi. Je ne savais pas que j'étais chez moi.

OLGA Ensuite ? Que lui avez-vous fait ? Vous l'avez blessée ?

FILINTO Oui, oui, je l'ai blessée. J'ai sorti mon couteau de la poche intérieure de ma veste et fait sauter le cran d'arrêt. Comme ça. Elle fixait la lame des yeux et balbutiait. Je ne l'écoutais pas, voyais simplement ses lèvres remuer. Je regardais mon couteau, mon outil, cette lame, et le visage, le corps d'une femme. C'était comme toujours. C'était comme maintenant. C'était une étrangère que j'avais devant moi, et qu'il fallait que je fasse parler. Elle s'est mise à crier. Je ne connaissais pas sa voix. Il fallait que je la fasse avouer. J'ai d'abord pensé qu'elle était faible. Qu'il suffisait que je l'attache pour qu'elle me dise tout. Mais elle ne disait rien. Si seulement elle parlait, je la détacherais.

OLGA Vous l'avez détachée, rappelez-vous. Elle a crié votre nom: Filinto. C'était votre femme. Les enfants étaient là, ils criaient: papa. Vous l'avez reconnu, rappelez-vous.

FILINTO Non, je ne l'ai pas reconnue. J'avais mon couteau à la main, avec cette lame tranchante, et je continuais à tourner autour de cette femme qui hurlait, gémissait. Plusieurs fois je l'ai frappée au visage, pour qu'elle cesse ses glapissements obscènes. Elle me regardait et elle m'était étrangère. Une étrangère. Qui était cette femme ? Je ne le savais pas. Mais je savais ce que j'avais à faire. J'ai une mission. Je ne dois pas faire preuve de faiblesse. Mes subordonnés attendent un signe de ma part, ils attendent que je leur dise ce qu'ils doivent faire.

OLGA Vous aimez votre femme. Vous ne lui feriez jamais le moindre mal. Vous ne l'avez pas fait, Filinto. Vous avez rêvé. C'était un de vos cauchemars. Une invention de votre cerveau.

FILINTO Elle m'a supplié. Je me suis mis en colère. Je ne suis ni faible, ni lâche. Je ne me laisse pas attendrir. J'ai pris mon couteau et j'ai lacéré sa peau juste au-dessus des seins, deux mouvements rapides, comme ça, une croix au sommet de sa poitrine, qu'elle portera pour se souvenir qu'il faut qu'elle parle quand je le veux. Du sang s'est écoulé de sa blessure. J'ai défait ses liens, elle s'était tue, j'ai tailladé à tous les endroits où son corps était enserré par la corde. Le sang a coulé de partout. Elle s'est effondrée en avant et elle est restée étendue au sol. Les mains croisées sur sa poitrine lacérée. C'est à ce moment-là que je l'ai reconnue. C'était ma femme. Les enfants pleuraient. — C'est Olga.

Noir.

*Tic-tac d'une horloge. Qui devient le battement d'un cœur.*



## MONOLOGUE V

La contradiction dans la torture, la torture c'est: tu ne dois rien savoir, te souvenir que rien n'a existé. Oublier ce qui a existé. Il faut qu'ils croient que tu ne sais rien, mais tu sais tout, tu dois conserver la mémoire, les souvenirs, le savoir pour pouvoir rester toi-même. Donc: en même temps oublier et conserver une parfaite mémoire des choses. Détourner ton bourreau de l'ultra-précision de tes souvenirs, de l'hyper-vivacité de ta mémoire, en lui JOUANT, à chaque instant, le présent unique, bête, la vacuité du passé.

La torture, c'est: pour chaque mot prononcé, chaque phrase prononcée trouver un mot non prononcé, une phrase non prononcée. Oui, pour chaque syllabe pensée, en trouver une autre pas encore pensée, pas même encore pressentie, et qui est presque vraie. La vérité et l'invention ne pèsent pas le même poids. Pour chaque histoire, il en existe une autre. La vérité est constamment sabotée par l'imagination, par la force de persuasion. La vérité c'est la force de persuasion.

Mettre en regard de chaque phrase vraie une phrase fausse, prendre l'une pour l'autre, transformer la fausse en vraie, en vraie phrase, en vrais êtres. Dans la torture, les êtres faux deviennent des êtres vrais. Et à la fin, l'être meurt de sa propre vérité. Parce qu'il est vrai, parce qu'il a été, parce qu'il est, un être.

### PAS DE DIABLE III

*Deux gardiens amènent Ana à Filinto. Ils restent debout à côté de la porte.*

**FILINTO** Bonjour, Ana Libre, ma belle. *Un temps.* Mon soleil matinal, aujourd'hui c'est jour de beauté, jour des soins. *Il rit.* D'après ce qu'on m'a dit, vous vous plaindriez du surpeuplement de vos petites cellules. *Un temps.* Poux... Punaises... Rats... Et le bruit des cancrelats la nuit. *Schrappschrappschrapp.* *Il imite le bruit en question.* Ecoeurant. Désagréable. Pauvres de vous. Pauvres pauvres pauvres filles. *Il rit.* Je parie que vous êtes vous-mêmes déjà pleine de puces, de vermine, d'araignées qui tissent leur toiles poisseuses dans vos cheveux, de morpions qui se nichent dans les poils de votre pubis, pour y couvrir leurs œufs, et les moucherons qui dorment dans le creux de tes aisselles. *Un temps.* Tu ressembles à un petit chien dont le pelage abrite de minuscules êtres vivants qui se reproduisent, tu es l'hôtesse d'une armée de tiques qui te dévorent, jusqu'à ce qu'un jour tu sois vidée de ton sang, sucée jusqu'à la mort; tu seras jetée dans de l'eau bouillante une fois dépecée, tu flotteras dans la marmite... mmmh, de la viande de chien sauce aigre-douce... un met raffiné... *Il rit.* Mais nous allons auparavant empêcher cela, nous ne voudrions pas qu'un pou aussi écoeurant transite par nos boyaux ? Laisse-moi éliminer les foyers de vermine. Je vais te faire belle. *Aux gardiens.* Ma cliente aimerait bien qu'on lui fasse une petite beauté. *Il rit.*

*Les gardiens commencent à déshabiller Ana, qui se défend bec et ongles. A la place des ses habits ils lui mettent une cape qui lui arrive un peu au-dessus des genoux. Elle est en plastique transparent, mais à certains endroits, elle est rayée, trouée ou maculée; on se rend compte qu'Ana n'est pas la première à la porter. Filinto enfle une blouse de coiffeur grise, qu'il fait boutonner à l'arrière par les gardiens. Ces derniers se postent à nouveau de part et d'autre de la porte.*

**FILINTO** *indiquant une chaise, à Ana* Assieds-toi.

*Ana la repousse du pied. Sur un signe de Filinto, les gardiens la ramassent.*

**FILINTO** Mets-toi à l'aise. *Il rit.*

*Ana donne à nouveau un coup de pied à la chaise. Les gardiens la ramassent, et se tiennent tout près d'Ana. Filinto tapote le siège avec sa main. Ana regarde les gardiens, puis s'assoit. Les gardiens retournent près de la porte. Ils donnent à Filinto une paire de ciseaux pointus. Il vérifie l'effilement des lames: arrache un de ses cheveux et le coupe d'un air satisfait. Il rit, fait glisser les ciseaux autour du corps d'Ana, la taquine avec la pointe, lui caresse la tête, le nez, la bouche,*

*les épaules, le cou, les bras, les seins, etc.*

FILINTO Ana Libre, mon soleil matinal, tu as bien un ami, pas vrai ? Grand, mince, fort. *Un temps.* Est venu souvent te chercher au théâtre après les représentations. A fait là-bas ta connaissance, hm ? Assistait à la représentation et te voyait,... Juliette, Ophélie. ... Antigone... *Il rit. Un temps.* Dis-moi son nom, Juliette. *Il rit.* Son nom est Eugenio, pas vrai ? *Il rit.* Il a rédigé des tracts. De vilains, vilains tracts, des manifestes antigouvernementaux, subversifs; excitait le peuple par ses paroles, peuple que vous convoquiez clandestinement, dans des bars de faubourg, des arrière-salles de restaurants et, la nuit, sur la plage. Dis-moi où il se trouve maintenant, qui sont vos amis et complices, confie-moi cela... *Un temps.* ... Je suis à présent ton ami, Eugenio... Je suis ton ami...

*Ana commence à chanter d'une voix emplie d'angoisse. Les gardiens tendent à Filinto une paire de gants en plastique, de ceux qu'on utilise pour faire une teinture; il enfile chaque doigt avec beaucoup de délectation.*

ANA Und abends wird er nach Hause gehen  
und er wird mich nicht wiedersehen.  
Und wir kannten uns wenig  
und vielleicht liebt er mich doch<sup>2</sup>.

FILINTO Je suis ton ami —

ANA Aber einmal wird er mein rotes Band  
vor der Tür auf der Erde finden.  
Aber einmal sieht er die Schrift an der Wand:  
Wohin sind sie alle verschwunden.

FILINTO Je suis ton ami —

ANA Und wir kennen uns wenig  
und vielleicht liebt er mich noch  
und einmal werde ich nach Hause gehen  
und einmal werde ich ihn wiedersehen.

*A ces mots, Filinto saisit des mèches des cheveux d'Ana et commence à les couper avec les ciseaux pointus. En riant.*

---

<sup>2</sup> *Et le soir il rentrera  
et il ne me reverra pas.  
Et nous nous connaissions à peine  
et peut-être m'aime-t-il quand même.*

*Mais tantôt il trouvera mon ruban rouge  
devant la porte par terre.  
Mais tantôt il voit l'inscription au mur  
Où ont-ils tous disparu.*

*Et nous nous connaissons à peine  
et peut-être m'aime-t-il encore  
et un jour je rentrerai  
et un jour je le reverrai.*

*Noir.  
Battements de cœur.*

## MONOLOGUE VI

Que diras-tu plus tard de moi ? Que j'étais ta maîtresse ? Que j'étais pour toi utile ? Que j'étais froide ? Que nous ne nous supportions pas ? Que c'était un supplice, cette vie à deux, imposée ? Que nous serions bien partis l'un et l'autre et que nous étions trop lâches pour le faire ? Que leur diras-tu au sujet de notre enfant ? Que c'était un accident. Ils croient tous que c'était un grand, un formidable amour. Toi, Luis Carlos Prestes, et moi, Olga Benario. Que savent-ils ? Que peut-on attendre d'eux ? Nous avons été longtemps seuls. Vivions à deux dans des planques. Comme sur une île ? Qu'est-ce que vous emporteriez avec vous sur une île déserte ? *Un temps.* Un homme. Non, une fois encore, je me laisse un temps de réflexion. *Un temps. Elle rit.*

Deux hommes. Pour les alterner entre mes jambes. *Elle rit.* Je n'avais pas le choix. J'ai pris ce qu'il y avait. Froide, froide, froide, tu m'as toujours reproché d'être froide. Il se peut que je l'étais, il se peut que je le sois. Il se peut que seulement j'ai eu peur. Vais-je pour autant me jeter aux pieds du premier venu ? A quoi cela aurait-il servi que je sois amoureuse de toi ? De ton vivant déjà ils construisent ton mythe, et moi ? Moi, j'aurais été la poule de Luis Prestes, chevalier de l'espérance, qui se serait laissée faire un enfant par lui sans tenir compte de la situation. Elle ne le voulait pas. Ça lui est arrivé à elle, pas à lui. Ce sera ça ma contribution à la révolution mondiale ? J'avais une mission à remplir, qui par hasard collait à mes convictions et n'était pas tout à fait incompatible avec mes désirs de femme. Peut-être t'ai-je aimé. Dans ce cas je suis la preuve — encore — vivante de jusqu'où une femme peut aller, aujourd'hui. Un homme, un enfant, un destin, — peut-être même la célébrité, tout est possible. Je suis donc une porteuse d'espoir. Je vais être un exemple pour toutes les filles, les femmes, les mères. C'est mon rôle dans cette pièce. S'il existe un jour des biographies de moi, j'y serai belle et intelligente et brave et intègre et courageuse et l'échine toujours droite. Elles seront la meilleure preuve qu'il n'y a pas d'intellectuelles chez les femmes. Quand on leur coupe les cheveux elles perdent du même coup la raison. Mon histoire est: je vais être gazée. Pour mes convictions. C'est cela qu'on dira à mon enfant.

Pour qu'elle me prenne comme modèle, tous les enfants devront me prendre comme modèle. Et devenir comme moi. De la sorte ils auront tous de solides convictions et pour ces convictions ils seront gazés. Leurs bourreaux, lorsqu'ils n'ont plus de travail, au bout du compte, plus d'ennemis à gazer, meurent d'ennui par eux-mêmes. Alors le monde est désert. Alors j'ai réussi à faire disparaître l'humanité. Moi, le mythe dont l'humanité s'est nourrie.

*Elle rit.* Tu as raison. J'étais froide. J'ai rarement ri. Ma beauté était bien peinte, ma laideur atténuée. J'ai toujours fait des bains de bouche pour lutter contre la mauvaise haleine et ma raison n'atteint pas la grosseur d'un petit pois. *Un temps.* Amour ? *Elle éclate de rire.*

**DUO II: Negatio**

OLGA Genny Genny Genny. Je prends ta tête entre mes mains, je te caresse, ton corps est serré contre le mien, Genny. Je te raconte des histoires tant qu'Ana est partie, tant que le temps est scellé, tant que nous sommes seules. Ecoute bien.

GENNY Comme ma mère ? Pour me tranquilliser ?

OLGA Comme une mère. La nuit, quand il y a l'orage, pour chasser la peur. Ecoute, c'est une histoire de l'intérieur des terres, d'un endroit où il n'y a que des forêts, des collines, de l'eau, et parfois quelques maisons.

GENNY Où, exactement ?

OLGA A Minas. Nous avons vécu quelque temps à Minas Gerais, Luis et moi.

GENNY En ville, dans une planque.

OLGA A la campagne, à l'intérieur des terres. Un nouveau départ. Nous avions loué une petite propriété. Une maison de rêve. Le sol était en pierre, des petites dalles carrées, rougeâtres, qui prenaient une teinte différente à chaque variation de lumière. Devant la maison, une véranda en bois. Quand il avait plu et que la terre argileuse collait aux chaussures, on les mettait là, tout simplement, et on attendait que la croûte de terre soit sèche pour la gratter. L'après-midi, les chiens dormaient sous la véranda, devant la porte. Lorsqu'un étranger approchait, ils se redressaient d'un bond en montrant les dents avant de se précipiter sur lui comme deux démons velus. Seul Luis parvenait à les calmer. Quand il mettait ses chaussures et prenait son fusil, ils le devançaient sur le chemin qui menait au fleuve, et attendaient là-bas que quelque gibier tombât à portée de leur gueule.

GENNY La maison était étroite, minuscule. Vous pouviez à peine y remuer. Vous dormiez par terre.

OLGA La maison avait trois pièces. Quand venait le soir, nous observions, couchés dans un hamac, la progression sinueuse des fourmis à travers la chambre. Un jour, il y eut une invasion de fourmis rouges ailées. Elles sont entrées par l'une des portes-fenêtres, se sont dirigées tout droit vers le coin-cuisine, ont plongé dans un saladier rempli de mousse de goyave, l'ont vidé en un clin d'œil, et ont fini leur course en grimpant le long d'un mur, juste en face du perchoir du perroquet — notre pauvre Rosita a failli devenir folle, elle hurlait "crèvesalebêtecrève" à en perdre la voix, puis abandonnant la partie elle s'est réfugiée au sommet de l'acacia, devant la maison. *Un temps*. Dans la grande pièce il y avait une mezzanine en bois; on y accédait par une échelle. C'est là que nous dormions.

GENNY Vous étiez recherchés, traqués, surveillés. Filinto était à vos

trousses. Pas un endroit sûr, pas une minute de repos, pas une pensée jusqu'au bout —

OLGA Un jour, pendant notre sommeil, nous avons été cambriolés. Nous avons laissé portes et fenêtres ouvertes. Les voleurs sont venus au milieu de la nuit et ont emporté ce qu'ils ont trouvé dans la pièce principale: des plats en terre, un sac de bananes séchées, un transistor. C'était des nordestinos en route vers le sud, des vagabonds affamés, les gens pour lesquels nous luttions.

GENNY Vous n'aviez pas d'espace. Vous ne pouviez pas bouger. Parce qu'on était sur vos traces, qu'on avait donné votre signalement, personne ne devait vous voir, personne vous reconnaître. On vous apporte à manger en cachette, vous ne pouvez sortir que la nuit, jamais vous ne dormez, il faut être sur ses gardes toujours —

OLGA Tout autour de la maison, il y avait une grande plantation de bananiers que nous laissions à l'abandon. Nous n'avions pas l'eau courante, il fallait aller remplir des seaux dans les canaux d'irrigation —

GENNY Ce n'est pas vrai —

OLGA J'avais des bleus sur les épaules, à force de porter la barre où l'on accrochait les seaux —

GENNY Ce n'est pas vrai, ce que tu racontes.

OLGA Luis avait fabriqué une douche, à quelques mètres de la maison: deux longues tiges de bambou vidées à l'intérieur, emboîtées l'une dans l'autre, l'eau détournée d'un ruisseau —

GENNY Je sais cela autrement, je le sais mieux —

OLGA Je restais longtemps sous le mur de pierre où se terminait la conduite de la douche et j'écoutai l'eau couler sur mon corps —

GENNY Mensonge mensonge.

OLGA Elle me parlait lorsqu'elle giclait sur mon cou, descendait le long de mes épaules, contournait mes seins, glougloutait sur mon nombril, éclaboussait mes coudes, mes cuisses, mes genoux —

GENNY Tout n'est que mensonges, mensonges, mensonges. Tais-toi. Cesse enfin de parler. Je ne veux plus entendre tes balivernes. Ça suffit. Je ne suis pas ton enfant, à qui tu dois chanter des berceuses pour qu'il s'endorme.

OLGA Toi, tu dois m'écouter quand j'ai quelque chose à te raconter; tu crois peut-être que je parle pour mon plaisir, pauvre petit oisillon, est-ce que tu sais, toi, comment tu gémiss toute la nuit en grinçant des dents pendant que moi je me mords les lèvres jusqu'au sang pour trouver quelque chose à te raconter, afin que tu cesses de pleurer, que tu commences enfin à te comporter en être humain, en femme, capable de soutenir un regard; mais tu ne le peux pas, petite chose fragile, accrochée à mes jupes, qui s'enfonce un coin du drap dans la bouche

plutôt que de se chercher un homme, espèce de petite cruche, laideron, pleurnicheuse —

GENNY Non, je ne veux plus t'entendre, tais-toi, qui es-tu donc pour croire que tu peux me donner du courage, je ne veux plus écouter tes histoires, tout est faux, tout est mensonge; tu n'es pas meilleure, pas différente de nous, je ne veux pas devenir comme toi; je ne veux pas mourir, j'ai peur, j'ai peur, et toi, tu joues, tu parles, Olga, je ne crois pas un mot de ce que tu dis, tu n'as jamais existé, toi et ton Luis, mais pourquoi nous ont-ils arrêtées, pourquoi faut-il que je sois ici, pourquoi —

OLGA Bon. Très bien. Alors je vais te dire comment c'était. Ecoute-moi, rien qu'une fois encore, non, tu n'es plus une enfant, tu peux tranquillement entendre la vérité. Calme toi, calme toi et écoute moi: pendant presque un an tout va bien. Appartement à Rio. Clair. Spacieux. Des amis. Des sorties, même si elles étaient prudentes. Puis, la clandestinité. Une planque, étroite, sombre et puante. Des mois. Sans même oser sortir une seule fois dans la rue. Ne voir personne. Fenêtres et portes fermées, afin qu'aucun passant n'entende nos voix. Nous n'allumons la lumière que dans une chambre aux volets clos, afin que personne ne voie nos ombres. Souvent je ne savais pas si c'était le jour ou la nuit, et parfois je me réveillais en sursaut parce que je rêvais que j'étouffais —

GENNY Aucune source, aucun fleuve à proximité où vous alliez chercher l'eau; pas de bleus sur les épaules, à force de porter la barre où étaient accrochés les seaux...

OLGA La nuit, nous pouvions sortir dans une petite cour, fermée par un mur à hauteur d'homme: nous portions des ponchos et des chapeaux de paille, de peur que les voisins reconnaissent notre sexe et nos visages, la nuit nous faisons les cent pas dans cette petite cour, la nuit... Une fois par semaine, un camarade venait nous apporter du pain, du fromage et du lait. Le reste du temps nous vivions de conserves. Il apportait aussi les journaux, dans lesquels le nom de Luis et la description d'une inconnue figuraient en permanence.

GENNY Une maison de rêve. Un nouveau départ. Le sol en pierres, des dalles rougeâtres, une véranda en bois. Des chiens couchés devant la porte. Des parties de chasse le long du fleuve. *Elle éclate de rire.* C'est comme ça que tu t'imagines.

OLGA Nous avons une telle peur qu'ils nous trouvent. Nous ne savions pas combien de temps nous tiendrions encore. Un beau jour le camarade ne vint plus, et nous comprîmes qu'ils l'avaient arrêté. La nuit, nous dressions l'oreille au moindre pas, le jour, nous sursautions au moindre cri d'enfant.

GENNY Cambriolés pendant votre sommeil. Portes et fenêtres ouvertes. *Elle rit.* Les voleurs emportent ce qu'ils trouvent: des plats en terre, des bananes séchées, une radio. Des nordestinos en route vers le sud, affamés, épuisés... Les gens pour lesquels nous nous battons. *Elle rit*



*bruyamment.*

OLGA Cela dura deux semaines. Une nuit, ils ont enfoncé la porte. Nous nous sommes précipités vers une fenêtre pour fuir, mais dans la rue, des soldats, partout, prêts à tirer, des hommes en uniforme, dans tous les jardins, sur tous les toits. Durant des semaines ils avaient passé la ville au peigne fin. *Elle rit.* Ils ont arrêté Luis en pyjama... et pieds nus... et moi j'ai crié "Ne tirez pas pour l'amour du ciel ne tirez pas"... et ils l'ont emmené comme ça, comme il était, dans la rue, deux soldats derrière lui, un de chaque côté, eux en uniforme, chaussés de lourdes bottes, et Luis pieds nus... en pyjama, les mains levées.

*Noir.*

*Battements de cœur.*

## MONOLOGUE VII

Mon cœur est une cage. Mais tu as dans mon sein déposé le germe de ta descendance, Luis Prestes. Dans mon ventre l'oiseau grandit. Bientôt il sortira, le petit élu, le petit animal effronté. Restera enfermé. Restera toujours enfermé.

Nous devons parler. Il veut nous pousser à parler. Il veut nous réduire au silence. Qui se tait devient fou. Si jamais tu vis, je te raconterai. Tu ne connaîtras jamais notre voisin de cellule. Il est lieutenant dans l'armée de l'air. Je lui ai demandé une faveur. Un jour. En cachette. Pendant la promenade. Il me dessine les avions de l'armée de l'air, me les dessine avec un vieux crayon gris, sur des bouts de papiers. Sais-tu ce que j'en fait ? Ta maman pense à toi. Des avions de combat, des stukas, des bombardiers, des chasseurs: de jour et de nuit, avec au milieu des petits parachutistes, ça fait de très jolis motifs. Genny découpe une vieille couverture; avec laquelle elle coud les avions de combats, stukas et bombardiers, chasseurs, parachutistes sur tes petits bavoires et tes petites chemises. Genny sait coudre. Nous tendons des cordes à travers notre cellule, en tous sens à travers notre cellule. D'un mur à l'autre. Au-dessus de nos lits. Et nous y accrochons les petits bavoires, les petites chemises, les petits pantalons. Notre cellule est pleine de jouets d'enfants, de jouets de guerre, suspendus au plafond. Dans notre cellule l'armée de l'air pend à une corde et attend d'être portée. Tu seras très mignonne là-dedans. Comme ces petits enfants propres, tirés à quatre épingles, que leurs gouvernantes emmènent se promener dans les jardins publics, en les tenant par la main. Le dimanche. Leur jour de sortie.

## TRIO II: DEMENTIA

*Deux gardiens ramènent Ana dans la cellule. Ses cheveux n'ont plus que quelques centimètres de longs, comme s'ils avaient été rongés. Elle porte les mêmes vêtements qu'avant l'interrogatoire, mais en partie à l'envers, mal boutonnés, etc. Ana est traumatisée et remarque à peine son entourage. Genny pousse un cri.*

OLGA *doucement* Ana. *Un temps.* Qu'est-ce... qu'est-ce qu'ils t'ont fait... *Un temps.* Putain de merde, Ana qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

GENNY Ana... *Un temps.* Ô mon Dieu ô mon Dieu Sainte Vierge Marie.

OLGA *pose délicatement une main sur Ana* Ana... chérie...

ANA *inquiète* Eugenio... Eugenio...

OLGA Qu'est-ce qu'elle dit ?

GENNY Son ami.

OLGA *essaie à nouveau de caresser Ana* Ana, ma chérie, chérie...

ANA Eugenio, va-t-en, va-t-en, je ne veux plus te voir, va-t-en, tu me fais mal... non...

OLGA Oui... Oui... je suis cela, je suis Eugenio, je suis ton ami, je suis près de toi, viens, prends ma main, aie confiance en moi, je suis cela, je suis ton ami...

ANA Nooon... Va-t-en, laisse-moi, tire-toi... Je ne t'aime plus, tu me forces, tu ne me laisses pas, lâche-moi, s'il te plaît, lâche-moi... non...

*Genny et Olga comprennent; Olga s'éloigne d'Ana.*

GENNY Filinto !

OLGA Je devrais le tuer.

GENNY Oui, nous devrions le faire, et demain à sa place un autre ou deux ou trois ou toute une bande.

OLGA Alors prends une lame tranchante et coupe les artères, les miennes d'abord et ensuite les tiennes, pour qu'enfin tout le sang jaillisse et qu'il s'en gorge à en crever.

ANA Rot rot  
leuchtet es vor der Tür

Ich habe mein Haarband verloren  
Ich kann es nicht wiederfinden  
Ich habe meinen Liebsten verloren  
Ich kann ihn nicht wiederfinden

Rot rot

leuchtet es vor der Tür  
wenn er es findet  
gehört er mir<sup>3</sup>

*Elle rit.*

*Noir.*

*Battements de cœur.*

---

<sup>3</sup> *Rouge rouge  
il miroite devant la porte*

*J'ai perdu mon ruban  
Je ne le retrouve pas  
J'ai perdu mon bien-aimé  
Je ne le retrouve pas*

*Rouge rouge  
il miroite devant la porte  
s'il le trouve  
il m'appartient*

## MONOLOGUE VIII

Comme j'étais mal préparée à ce jour, lorsqu'il arriva. Je ne pensais pas pouvoir encore me défendre. J'aurais laissé faire, sans résistance. Mon enfant naîtra en Allemagne. Ils sont venus pour me chercher et me mettre sur le bateau. Le bateau battant pavillon à croix gammée m'attend dans le port, pour partir avec moi en Allemagne. On m'offre une croisière. Mais mes compagnons veulent empêcher cela. Ils ne veulent pas que je parte. De cellule en cellule, tous les détenus se sont passés le mot: quand ils viendront, pour emmener Olga, ils seront accueillis par une mutinerie. Le bateau battant pavillon à croix gammée mouille depuis hier dans le port. Depuis hier, nous montons la garde et guettons les pas de Filinto. Enfin: l'écho de ses pas le long du couloir. Un deux trois un deux trois. Filinto Müller, ses bottes ferrées, deux trois, ses sbires, claquant des talons chacun. Déjà j'entends tambouriner, ça commence doucement, ça suit la progression de Filinto, et bientôt ça la précède. Ça tambourine, tambourine. Assiettes en fer-blanc contre les portes, chaussures contre les barreaux, poings nus contre les murs, mains contre le sol, cuillères, fourchettes, gobelets contre les tuyaux, d'abord inaudible, puis de plus en plus fort, de plus en plus vite plus fort plus fort plus vite plus vite, des cris: harcelez Filinto Müller, chauffez la baraque, chauffez Filinto Müller, chauffez la baraque, en mesure, en mesure, déjà Filinto accélère, ils le traquent, toutes les cellules sont sur le pied de guerre, les gardiens paniqués dans les couloirs cognent avec leurs matraques contre les portes, vont chercher leurs chiens, mais c'est en vain, le vacarme des détenus couvre tout: harcelez Filinto, chauffez la baraque, Genny aussi tambourine, tambourine comme une sauvage, court d'un mur à l'autre, vers la porte, vers un mur et recommence, elle cogne contre tout ce qu'elle trouve. Elle crie, toi aussi Ana, cogne, cogne, cogne, tout dépend de la force avec laquelle tu cogneras, tu dois cogner comme une folle. Cela, Ana le comprend. Elle prend le pot de chambre, vérifie s'il est vide. Elle le retourne, dit: le voilà mon tambour. Elle grimpe sur son lit, commence à tambouriner. Elle est assise raide le regard vide. Elle ne voit rien. Elle, elle aussi, entend les pas qui se rapprochent. Elle tambourine. Plus fort, Ana, plus fort. Ils ne t'entendent pas. Plus fort. Ana tambourine plus fort. Elle aussi de plus en plus vite. Elle commence à fredonner. Elle fredonne. C'est un fredonnement sauvage, profond. Lentement elle ouvre la bouche et il en sort un cri terrible. Plus fort. Plus fort. Elle appelle. Elle appelle, elle appelle, elle appelle, elle appelle. Je me bouche les oreilles, j'appuie mes mains de toutes mes forces contre mes oreilles. Les tambours. Les cris. Maintenant: les pas ont cessé. Il s'est arrêté. Les tambours triomphent. Il fait demi-tour. Il s'en va. Un deux trois. Les deux le suivent. Deux trois. Les tambours font la fête. Les cellules dansent. Musique. Les tambours sont de la musique. Terminé.

## QUATUOR

OLGA La seconde fois, ça marchera. La seconde fois, Filinto est plus malin. Il ne fera pas l'erreur une deuxième fois. Il revient quand on ne s'y attend pas. Les bateaux dans le port n'arbovent plus de pavillons. Ils n'ont pas de noms allemands. L'un d'eux part quand même vers l'Allemagne, avec un capitaine allemand. J'ai cessé de me défendre.

*ANA a posé une boîte de conserves vide devant elle et y jette des petits cailloux. Pendant quelques instants, on n'entend que ce bruit monotone.*

GENNY *observe Ana un moment, puis, cinglante* Tic, tic, tic, le temps est dérégulé, et nous, nous sommes entraînées. *Un temps. A Olga.* On ne t'avait pas, un jour, fait une promesse ? D'un passeport ? Un permis de séjour ?

OLGA Je penserai à vous en voyant les affaires du bébé. A vous deux. Chaque fois, lorsque je sortirai quelque chose du sac pour habiller mon enfant, je me rappellerai que c'est vous qui l'avez cousu.  
*Des pas. Filinto entre, flanqué de deux infirmiers.*

FILINTO C'est l'heure. Je te fais conduire à l'hôpital. Tu vas pouvoir te faire examiner. C'est ce que tu voulais, non ? Pour que l'accouchement soit sans problème. *Il rit.* En route.

GENNY C'est un piège. Il ne te conduira pas à l'hôpital. Regarde-les. Est-ce qu'ils ressemblent à des infirmiers ? Tu ne pourras pas te défendre.

OLGA Ils ne m'en laisseront pas le temps.

FILINTO Fin de la partie.

ANA Mon ami. *Elle rit.* Vous le voyez ? Mon ami est arrivé. *Elle s'approche de Filinto.* Mon chéri, mon chéri, danse avec moi une ronde, embrasse-moi, embrasse-moi, <sup>m</sup>qui suis ta fidèle amante. Tu ne me reconnais pas ? Tu ne me reconnais pas ? *Un temps.* J'aimerais tant avoir un petit couteau, je veux l'aiguiser fin comme l'éclair, et lorsqu'il est finement aiguisé, éclatant, je l'enfonce dans ton cœur.  
*Filinto fait signe aux gardiens de saisir Ana. Olga les devance et l'entraîne.*

OLGA Ana viens, aide-moi, je veux emballer quelques affaires.

ANA Il doit mourir, mourir doit-il, madame, parce qu'il lorgne vers la bouche d'une autre ou parce qu'il n'est pas celui pour qui je le tiens ? Par jalousie ou par nécessité. J'aimerais tant avoir un petit couteau, je veux l'aiguiser fin comme l'éclair...

OLGA Là, prends ça et ça. Emballe-le.

ANA Je n'ai jamais été enfant. Pourquoi veux-tu avoir un enfant ? Il n'y a pas de rôle pour enfant. Trop de sensiblerie.

FILINTO Pas de bagages. Perte de temps. Sans fardeau on avance plus facilement.

GENNY Elle, elle ne vient pas. Elle ne doit pas partir. Vous voulez la tuer.

FILINTO désignant les infirmiers, à Genny Il te faut une piqûre pour te calmer ?

OLGA C'est bon, Genny. — Juste une paire de chaussures. Une couverture pour l'enfant. Un peigne.

FILINTO Emmenez-la !

GENNY Olga !

ANA Eia popeia, was raschelt im Stroh, das ist die liebe Suse, die wird nicht mehr froh...<sup>4</sup> Oh mon Dieu, ça y est j'ai complètement oublié de compter les notes, ça y est je dois recommencer au début...

Noir.

*Battements de cœur.*

---

<sup>4</sup> Eia popeia, qu'est-ce qui bouge dans la paille, c'est la chère Susie, qui ne sera plus jamais joyeuse...

## MONOLOGUE IX

Ils m'ont amenée à Hambourg. Le bateau s'appelait La Coruña. J'étais cachée dans un petit réduit et j'entendais les pas des hommes d'équipage au-dessus de ma tête. La nuit, parfois, l'un d'entre eux me laissait monter sur le pont, comme un chien qu'on fait pisser dans un coin, et je regardais les étoiles et humais l'air marin. Frais. Le voyage a duré trois semaines. L'océan. Rien que de l'eau. La soif. La mer était comme ça: agitée. Ça montait et ça descendait. Je vomissais et vomissais encore et n'avais que mes mains pour m'essuyer. Dans mon ventre l'être vivant criait: j'ai faim. Nous n'avons fait aucune escale. Personne ne devait me retrouver. Ils m'attendaient sur le quai. Une voiture de la Gestapo, vitres grillagées, m'a conduite à Berlin. Là se trouvait ma cellule. Une chambre pour moi toute seule. Un lit de béton. Mon ventre était comme un tonneau. Je me suis couchée sur le béton et j'ai donné naissance à un enfant Anita. Comme ça. Mon enfant Anita. J'avais une fille Anita et j'étais en prison. J'avais le droit de la garder dans ma cellule tant que je pouvais allaiter. Pendant quatorze mois. Un an et deux mois. Chaque jour je plaçais son petit berceau dans la cour pendant une heure. De l'air frais. La première chose qu'elle ait vue: ma cellule. Mes murs. C'est là qu'elle a appris à marcher. Ma cellule faisait quatre pas et demi de long sur deux et demi de large; des pas d'adultes. Ça fait combien de pas d'enfant. Elle aurait encore pu apprendre l'alphabet: O.L.G.A. Déchiffrer l'écriture de mes murs. Anita est partie. Mon enfant est parti. Ils l'ont emmenée, et moi m'ont transférée dans un camp. Trois ans que je suis dans ce camp, trois ans qu'elle est chez des parents à Paris. Ou à Mexico ? Je ne sais pas. Quelqu'un s'occupe d'elle. Elle a maintenant un deux trois quatre cinq ans et oubliera sa mère.



## EXITUS

Je suis seule.  
Cet — espace est le mien.  
Camp d'extermination.  
Je suis arrivée.  
Bernburg.  
J'appelle ce lieu par son nom.  
Je suis Olga. Je suis seule.  
Cet espace vide est le mien.  
Une — chambre.  
Je sens déjà le gaz. On dit qu'il est inodore.  
Mais c'est faux.  
Je vais inspirer profondément. Mes poumons vont  
se remplir une dernière fois, de zyklon B.  
Ce sont la mer et les amandiers, que je respire.  
J'étais si contente de voir la mer  
comme l'air y est bon et pur  
pas irrespirable comme chez moi  
dans ma cellule  
je reprends vie  
quel vertige  
la pureté de l'air  
colore mes joues  
je deviens légère  
j'ai la gorge qui gratte  
j'ouvre grand les yeux grand le pays grand  
mon cœur bat calmement  
je vis encore légère  
encore une fois je respire  
Noir.